

II. — ARLON.

Vu à distance, le chef-lieu du Luxembourg s'étage en une colline coquette, surmontée de l'église Saint-Donat et de la superbe nouvelle église Saint-Martin, dont les vaisseaux s'élèvent au-dessus des toits environnants. Cette dernière se profile comme une cathédrale avec son clocher fièrement élancé, visible de très loin.

En entrant dans l'agglomération par la gare, la perspective est assez jolie par les avenues des Voyageurs et Victor Tesch; la rue de la Station, avec la verdure des dépendances de quelques villas, le bouquet d'arbres autour d'un kiosque et la place Léopold, donnent un cachet reposant et original. Lorsque l'église nouvelle sera entourée de la verdure des squares et encadrée des monuments qu'on rêve d'y édifier, l'entrée de la ville sera plus jolie encore.

Mais dès qu'on pénètre au cœur de la cité on voit que, bien qu'elle s'est embellie énormément pendant le dernier quart de siècle, elle devra transmuier un siècle encore avant de présenter, au centre même, un tout esthétique homogène. La perspective de la rue des Faubourgs seule donne la quasi-illusion d'un boulevard de grande ville : les maisons y sont plus régulières, presque homogènes, et la rue a une largeur suffisante. Le haut de la rue de Virton donne l'illusion d'un quartier cosu.

En flânant dans les rues principales, on éprouve la sensation que la bonne volonté et un certain amour du beau — souvent contrecarrés par des moyens trop limités — président aux transformations de l'intérieur de la cité.

* * *

Disons-nous un mot des armes de la ville? Elles sont « burelées d'argent et d'azur, au lion de gueules à la queue fourchue, couronné d'or, l'écu timbré d'une couronne d'or ». (Arrêté royal du 24 novembre 1841.)

Nous savons que les armes du Luxembourg ont vraisemblablement été composées au moment de la réunion du comté de Luxembourg et du marquisat d'Arlon. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la ville ait adopté les armes du duché. Le seul signe distinctif est la couleur de la langue et des griffes, rouge pour Arlon, jaune pour la province.

La ville d'Arlon, bâtie en amphithéâtre, domine les sources de la Semois. Elle est vieille comme l'Histoire, vieille même comme la pré-



La Semois à Bouillon.

histoire, puisque Wiltheim assure qu'elle est d'origine celtique et qu'on y a découvert, après plusieurs autres trouvailles de l'époque préhistorique, un diadème en or de l'âge du bronze, datant donc de quelque 1,500 ans avant Jésus-Christ.

Un centre important y prospéra-t-il dans des temps incalculés? De cette période lointaine nous ne connaissons que très peu de choses...

Dès les premiers siècles de notre ère, comme une Minerve, l'antique cité sort toute casquée de l'obscurité des temps, déjà orgueilleuse agglomération urbaine montrant au soleil et ses riches monuments et sa rumeur de vie.

Voici, en quelques lignes, l'historique de la ville :

Arlon a porté divers noms : *Orolaunum*, *Erlon*, *Aralunae*, *Arlunum*; déjà en 870 on l'appelait « Arlon » dans l'acte de partage de la Lotharingie entre les fils de Charlemagne. Les habitants de la contrée allemande disent *Arel*.

Les historiens ne sont guère d'accord comment la ville a reçu ces noms. Les étymologistes ont noirci pas mal de papier pour expliquer et soutenir leurs thèses.

Une vieille tradition veut qu'Arlon dérive d'*ara lunae*, c'est-à-dire d'un autel consacré à la Lune ou Diane, déesse adorée autrefois dans le pays. Cette origine d'*ara lunae* souleva une très acerbe polémique, en 1744, entre le R. P. jésuite Bertholet, auteur de *l'Histoire du duché de Luxembourg et du comté de Chiny*, et le R. P. capucin Bonaventure, auteur d'une brochure intitulée : *L'ancienne tradition d'Arlon injustement attaquée par le R. P. Bertholet*.

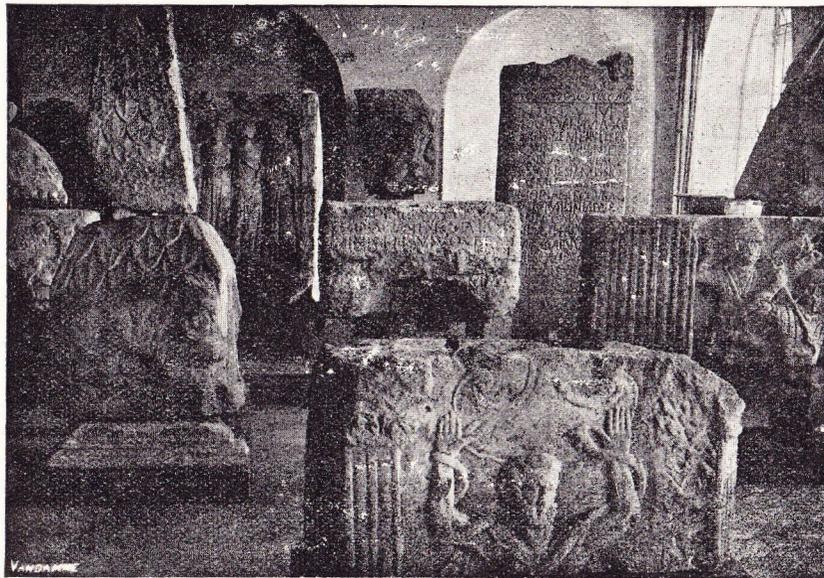
Le premier basait son étymologie sur un écrit romain du IV^e siècle, *l'Antonini Augusti itinerarium provinciarum*, où Arlon est cité sous le nom de *Orolauno vico*, et nos historiens actuels lui donnent raison.

Arlon, centre de communication entre les principales possessions romaines du nord de la Gaule, tels Trèves, Metz, Reims, Tongres, Cologne, a pris rapidement de l'importance. Les habitants d'*Orolaunum* ont dû jouir d'une grande prospérité s'il faut en juger par les débris de constructions de toutes sortes mis à jour au courant des siècles et dont la collection du musée lapidaire n'est qu'une minime quantité.

Les plus jolis spécimens ont été emportés dans toutes les directions : l'abbé Thierry de Saint-Hubert, au XII^e siècle, est venu glaner des tronçons de colonnes, des chapiteaux, des morceaux de frises ajourées, des corniches, des bustes et des statues pour l'édification de son église abbatiale. Le comte Ernest Mansfeld, gouverneur du Luxembourg, au XVI^e siècle, a choi si les plus jolies pierres pour en orner ses magnifiques jardins et parc de Clausen. Après la mort du comte, les pièces les plus

artistiques furent transportées en Espagne, où elles servirent à la décoration des jardins de l'Escurial. Une autre partie a été acquise par le comte d'Ansembourg pour sa propriété seigneuriale. Les frères Wiltheim, historiens, avaient, eux aussi, assemblé un lot de pierres romaines d'Arlon dans la cour de leur couvent de Luxembourg. Mais un jour elles durent être converties en moellons pour une nouvelle construction... Ainsi a péri une grande partie du patrimoine artistique de l'*Orolaunum vicus* des Romains.

Le sommet d'Arlon, point stratégique important, fut coiffé, par les



Arlon. — Musée archéologique.
Vue générale de la salle I des pierres romaines.

(Cliché de l'Inst. arch. du Lux.)

Romains, d'un *castrum*. Après le passage des Huns, qui, en 451, ont dévasté nos contrées, l'antique ville romaine est restée longtemps à l'état de ruines. Et ce ne fut qu'au IX^e ou X^e siècle qu'Arlon prit de nouveau quelque importance. Nous trouvons au XI^e siècle des comtes d'Arlon datant des chartes de leur château d'Arlon. Pour l'édification de ce château fort ils utilisèrent incontestablement la forteresse romaine qu'ils transformèrent suivant les exigences de la poliorcétique d'alors.

Si la cité romaine s'étalait principalement — d'après les dernières trouvailles — au flanc de la colline et dans la vallée de la Semois, les Arlonais des siècles suivants serrèrent étroitement leurs habitations à l'ombre du château fort qui les protégeait incessamment pendant ces temps troublés du moyen âge. Une enceinte fortifiée entourait la ville et le château était, sans doute, comme la citadelle, le dernier refuge, en cas de désastre.

Toutes les pulsations de la vie d'Arlon du moyen âge lui viennent du château. La ville s'arrondit autour de lui comme la limaille autour de l'aimant : elle ne vécut que par le château. Cette situation dura jusqu'en 1558, année où les Français détruisirent la ville et le château. L'enceinte fut relevée tant bien que mal au siècle suivant, mais en 1671-72 le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, la fit démolir. Il voulut même faire raser la butte entière qui surplombe la ville, croyant qu'en nivelant Arlon, les Français ne l'attaqueraient plus. On recula devant l'extraordinaire dépense et, en 1681, les Français s'emparèrent de nouveau de la ville, qu'ils entourèrent d'une enceinte bastionnée dont il existe encore des traces.

Quant au manoir féodal, il s'est peu à peu émiétté. Au commencement du XVII^e siècle, il ne formait plus qu'un tas de décombres. L'emplacement du château fut donné par le roi d'Espagne, le 18 septembre 1621, aux PP. Capucins, qui y construisirent un couvent dont une partie des bâtiments existe encore aujourd'hui (1).

Itinéraires et renseignements pratiques :

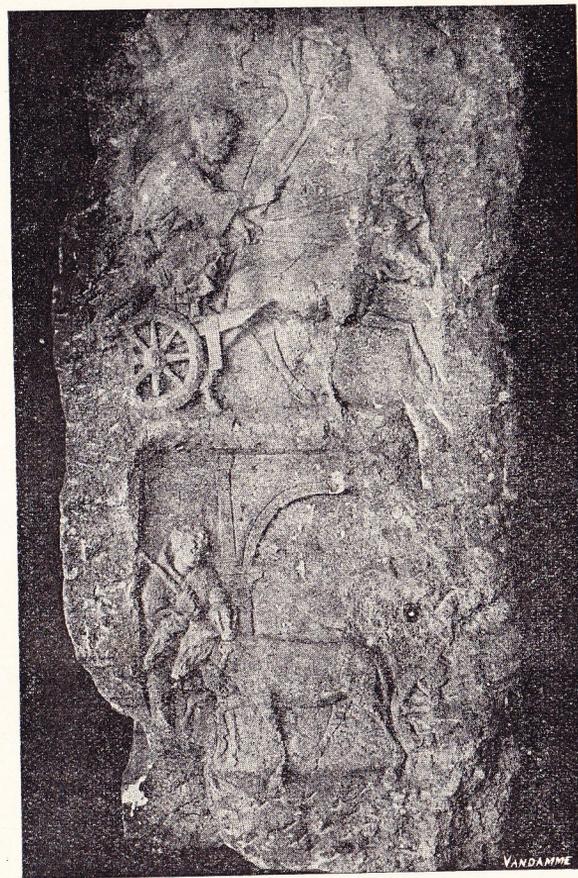
En sortant de la gare, prendre, à droite, l'*avenue des Voyageurs*; remonter, à gauche, la *rue de la Station*, jusqu'au *monument Orban de Xivry*, qui se dresse tout en haut dans l'axe de la rue.

Le monument Edouard Orban de Xivry a été érigé en 1903 par souscription publique à l'ancien et regretté gouverneur du Luxembourg, frappé mortellement, dans son cabinet de travail, par la balle d'un inconscient, le 26 janvier 1901. L'inauguration eut lieu le 19 juillet 1903.

Tourner à droite, puis, près du « parc », à gauche, pour atteindre la *place Léopold*, bien rectangulaire, encadrée : à gauche, par l'hôtel du

(1) Cf. Prat, *Histoire d'Arlon*. — Jacob-Duchesne, *Quelques notes sur le viel Arlon*. — Gottfried Kurth, *Geschichte der Areler Kirche* (Jahrbuch des Deutschen Vereins, 1900). — Loes, *Arels römische Kriegsaltertümer* (Jahrb. D. V., 1902). — Loes, *Arels römische Civilaltertümer* (Jahrb. D. V., 1903). Wilmes, *Histoire militaire d'Arlon. Conférence de régiment* (nov. 1907).

gouverneur, portant le mémorial des victimes arlonaises de la guerre, les archives et les bureaux provinciaux; au fond, face au parc, le Palais de Justice, devant lequel, en août 1914, les Allemands fusillèrent d'innocentes victimes humaines, amenées ici de la campagne et jugées sommairement;



Arlon. — Pierre du Musée archéologique.

(Cliché de l'Inst. arch. du Lux.)

rement; à droite, des cafés, des maisons de commerce et la poste. La quatrième face est formée par le « parc », avec kiosque, où souvent, le soir, en été, se donnent des concerts artistiques fort courus.

Passant par la *rue du Palais de Justice* on arrive devant l'Hôtel du Nord, à la large *rue des Faubourgs*. Devant l'Hôtel du Nord commence la place irrégulière du *Marché-aux-Légumes*, qui, plus lo'n, à gauche, se confond avec la *place Didier* (marché aux pommes de terre). Au bas de celle-ci, bordant la *rue de Diekirch*, s'élèvent les spacieux bâtiments de l'école primaire communale des garçons. C'est là que se trouve l'intéressant *Musée archéologique* (sonner à la porte centrale et consulter le catalogue).

Le Musée archéologique.

Il est accessible gratuitement les dimanches et jeudis, de midi à 16 heures. En dehors de ces heures, l'entrée est payante. Catalogues en vente au Musée.

Laissez-moi vous prier, lecteur, de ne pas entrer ici « en coup de vent ». Ceux qui visitent trop rapidement les souvenirs du passé n'y ressentent pas l'émotion graduée. Au lieu d'être recueillie, elle est brusque et sans mystère. Il faut méditer au seuil d'un musée, gardien d'œuvres du passé.

Les membres actifs de l'Institut archéologique du Luxembourg, passionnés pour l'Histoire, ont pris pour tâche de faire revivre aux yeux du public l'*Orolaunum* romain.

Jetons un coup d'œil sur leurs pénibles, mais déjà fructueuses recherches. Installé dans des locaux convenables, bien éclairés, le compartiment lapidaire, un des plus riches de la Belgique, section du musée archéologique, attire les visiteurs. M. J.-B. Sibenaler a dressé un catalogue intéressant, richement illustré, de la collection des « pierres romaines ». Les visiteurs y trouveront de précieux renseignements.

« En rôdant au milieu des bas-reliefs d'Arlon ou de Neumagen, on est transporté en pleine civilisation romaine et partout on a autour de soi l'illusion d'une vie pleine d'activité et de mouvement. Chacun vaque à sa besogne dans le calme quotidien du travail : des marchands vendent du drap, des propriétaires reçoivent des redevances de leurs fermiers, des pédagogues lustigent des élèves récalcitrants, des femmes sont occupées à tisser de la toile, des époux se tiennent par la main avec une expression de tendresse, des malades se soulevant de leurs lits, dictent leurs dernières volontés. Puis, ce sont des chasseurs lancés éperdument avec leurs lévriers à la poursuite de quelque vieux sanglier des Ardennes, ou des cavaliers qui se précipitent au galop de leurs montures dans la direction de quelque ennemi invisible, ou foulant aux pieds un vaincu...

» Quant aux arts, ils furent cultivés avec succès, surtout pendant la belle époque de l'Empire qu'est le II^e siècle. C'est dans le pays même

qu'on a dû prendre et qu'on a trouvé les artistes qui ont dessiné les grands monuments, et les ouvriers qui les ont exécutés. Nul doute que la majorité de nos statues et de nos bas-reliefs ait été faite sur place et soit due à des ciseaux indigènes. Et il y a dans ces œuvres, à côté de pièces qui trahissent une exécution grossière ou une inspiration tarie, beaucoup de



Fragment de pierre romaine au Musée archéologique.
(Cliché de l'Inst. arch. du Lux.)

produits d'une facture excellente et d'un modèle très pur qui ne seraient pas indignes d'une mention dans l'histoire de l'art.

» Il faut lire ces œuvres de pierre, il faut les parcourir, l'une après l'autre, dans leur pittoresque multiplicité, comme on feuilletterait les

pages d'un volume illustré : mieux que des textes écrits, elles nous racontent la vie intime de la Belgique romaine. Ce sont les tombeaux seuls qui nous les ont fournies; car, le tombeau, cette porte ouverte sur l'autre vie, n'est pour les Romains qu'un miroir qui reflète celle-ci en y ajoutant le charme douloureux de ce qui est à jamais perdu. Ces monuments funéraires nous offrent la vive et saisissante image d'un monde que leur réalisme rapproche de nous avec une puissance d'évocation étonnante » (1).

Pourtant, malgré sa richesse, la collection est d'un maigre intérêt esthétique. Elle nous fournit une impression complète d'un art particulier, d'un « art de province », qui n'a rien de commun avec la noble et ample beauté des restes de la Rome des Césars. L'intérêt est plutôt de curiosité, documentaire. La visite du musée permet de se rendre compte de ce qu'était l'important relais d'Arlon aux premiers siècles de notre ère. Et cela, certes, n'est pas à dédaigner.

Dans la cage des escaliers menant au musée supérieur se trouve une collection importante de plaques de foyer, communément appelées *Taques*.

C'est feu M. E. Tandel, commissaire de l'arrondissement d'Arlon, le distingué président de la Société archéologique du Luxembourg, qui eut l'idée de créer la section des *Taques*. Grâce à son initiative, la collection devint de jour en plus plus considérable et acquit avec la collaboration dévouée du conservateur, M. J.-B. Sibener, une importance hautement appréciée par tous les connaisseurs. Ce dernier a publié un catalogue illustré de cette section. Certaines taques sont d'un haut intérêt artistique, telle, par exemple, celle représentant le *Jugement de Paris*. L'ornementation de ces taques est des plus variées. Les sujets changent selon le pays et l'époque. Les taques françaises ont d'ordinaire un cachet mythologique ou historique. Celles du Luxembourg, au contraire, ont en général un caractère héraldique.

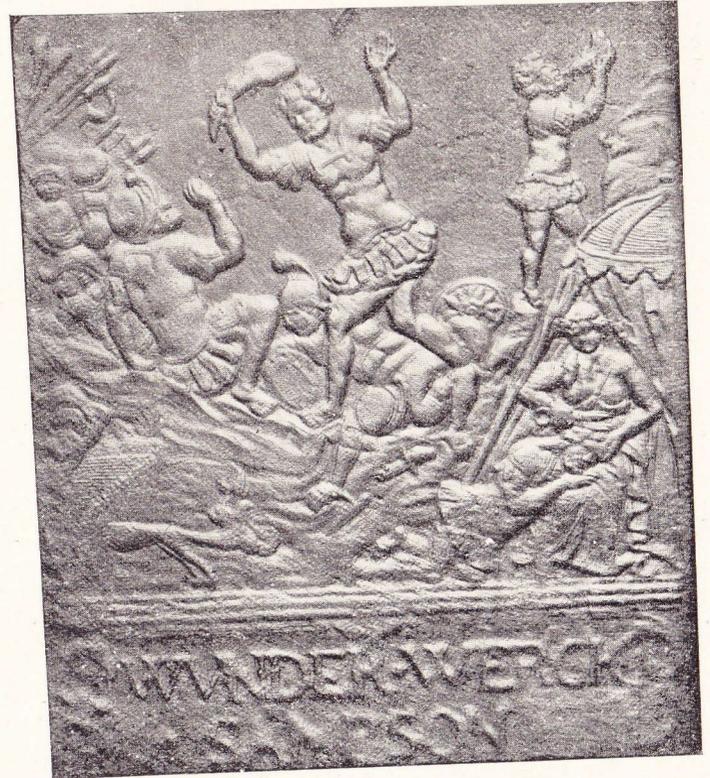
Au musée supérieur se trouve entre autres choses, dans des vitrines, le produit des fouilles exécutées dans tout le Luxembourg (2). Si les trois salles inférieures sont l'histoire illustrée de la période romaine d'Arlon, la salle supérieure donne un aperçu plus ou moins complet de l'histoire de la province.

Il me paraît juste de mentionner ici l'infatigable secrétaire, la cheville ouvrière de l'Institut. Inlassablement, depuis plus d'un quart de siècle, M. l'abbé Loes veille à la publication des annales, dirige les fouilles, et profite de toutes les occasions pour enrichir les collections du musée.

(1) G. Kurth, *Clovis*, pp. 19 et 20.

(2) Par l'Institut archéologique.

Un mot aussi du sous-sol arlonais. Il est, on peut dire, littéralement jonché de pierres sculptées et à inscriptions de monuments romains. On en trouve sous le pavé des rues, sous les maisons, mais principalement dans les restants des anciens remparts, élevés à la hâte, à la vue de l'ennemi, et pour lesquels on a pris tout ce qui traînait épars des ruines



Arlon. — Taque de foyer du Musée archéologique.
Samson assommant mille Philistins d'une mâchoire d'âne (scène biblique).
(Cliché de l'Inst. arch. du Lux.)

romaines. Bref, on serait tenté de rééditer, en l'accentuant, le mot du plaisant personnage de Labiche : « Ici, ça sent *partout* le romain ! »

Les archéologues arlonais, forts de leurs recherches et de leur expérience, connaissent aujourd'hui les principaux « nids » de pierres romaines. Leur science, comme armée de puissants rayons X, a percé ce sous-sol. Ils attendent l'occasion et les ressources pour exhumer du sein de la terre,

de l'oubli séculaire, tel ou tel monument romain du I^{er} ou du II^e siècle de notre ère, qu'ils édifieront peut-être sur l'une des places publiques de la ville. Ce plan est hardi, mais est-il utopique? La science historique d'aujourd'hui ne cherche-t-elle pas à ressusciter un peu partout les siècles passés en se basant sur des documents irrécusables? Les gouvernements n'envoient-ils pas à grands frais des savants en Orient pour y faire des



Fragment de pierre romaine au Musée archéologique.
(Cliché de l'Inst. arch. du Lux.)

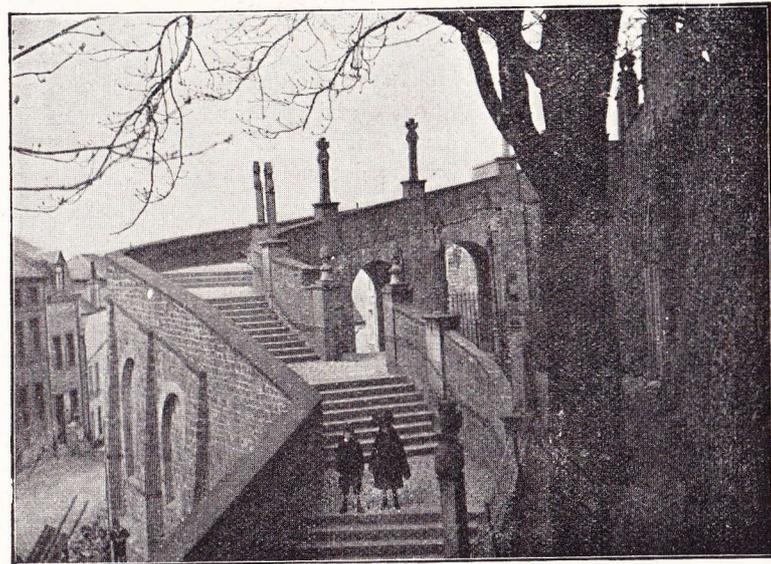
fouilles? L'histoire de la civilisation primitive de notre pays est, certes, aussi très intéressante et doit nous tenir également à cœur.

En sortant du Musée, rebrousser chemin par la *place Didier* (où se tient, le jeudi, le marché aux fruits et aux pommes de terre) pour suivre à gauche, par la *rue des Capucins*, vers la ville haute. La première rue à gauche est celle de la *Porte Neuve*, qui conduit à l'ancien « quartier »,

encore aujourd'hui très peuplé avec ses rues étroites et ses habitations souvent peu hygiéniques.

L'ancienne ville haute est dominée par l'église de Saint-Donat, sur son terre-plein ceint de vieux murs gris qui donnent une note archaïque à l'ensemble : C'est l'Acropole arlonaise, si vous voulez, chers lecteurs. Nous y monterons tout à l'heure.

Prenons, à droite, la *rue de la Grand'Place*, qui mène à l'ancien *Marché de la Grand'Place*, changé en une vraie fourmilière le jeudi, jour du marché. Ici s'élevaient autrefois les halles de la ville. Là se



Arlon. — Escalier de Saint-Donat.

trouve encore la Grande Croix, plusieurs fois renouvelée au cours des siècles. La croix primitive, élevée au moyen âge, était sans doute la Croix de Justice dressée sur la place publique à l'occasion de l'affranchissement de la ville. Elle est encore aujourd'hui une espèce de palladium, qu'on n'aimerait pas de voir disparaître. Ce qui n'est guère à craindre. Ici on cherche à conserver les souvenirs historiques. Du silence même des vieilles pierres ne s'élève-t-il pas parfois une voix secrète qui fait penser?

A côté de la croix s'ouvre la *rue du Marché au Beurre*. Suivons-la. Au bout de cette rue, montons, à gauche, vers l'escalier monumental conduisant à l'église Saint-Donat.

Cette rampe d'accès est coupée par plusieurs séries d'escaliers, bordée des quatorze stations d'un chemin de croix. Montée originale.

Du parvis de l'église, à l'ombre de puissants tilleuls séculaires, notre regard plonge au loin. Il découvre une plaine ondulée nuancée, en été, de tous les verts d'une riche palette, parsemée de nombreux et riants villages. Ce coup d'œil est ravissant.

Plus près, notre regard domine toute la ville et tombe à pic dans les rues de la ville haute, au pied des murs élevés servant de piédestal à l'église Saint-Donat. Ces murs, espèce de citadelle, ont été élevés, dit-on, d'après les plans de Vauban.

Si le donjon rébarbatif et redouté qui casquait autrefois le sommet d'Arlon a chu sans laisser d'autres traces que quelques chicots, enfoncés dans le sol que le hasard des fouilles fait rencontrer, les maisons du vieux quartier avec ses rues et ruelles mal alignées n'ont pas dépouillé entièrement une certaine couleur d'archaïsme pittoresque. Pourtant elles ne sont guère vieilles. Toutes sont postérieures au grand incendie du 11 mai 1785 qui avait détruit la ville entière, sauf une maison, faute d'eau nécessaire à l'extinction de l'élément destructeur.

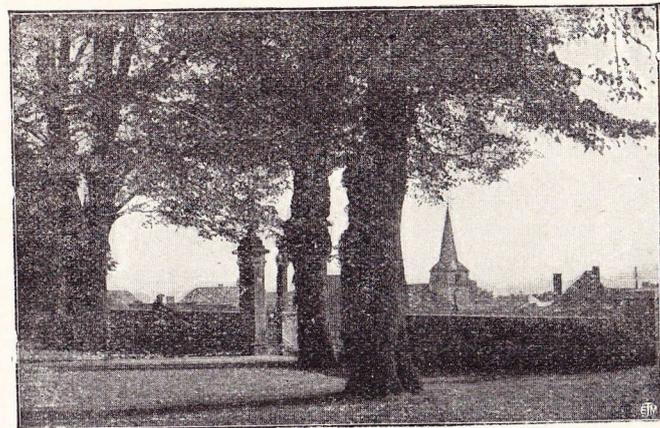
Elle fut détruite bien des fois, la malheureuse ville d'Arlon, par les guerres et plusieurs grands incendies. Ainsi que le Phénix, renaissant de ses propres cendres, elle se releva chaque fois de ses ruines, mais toujours plus misérablement. Après le désastreux incendie de 1785, elle était à bout de ressources, exsangue. On vint à son aide. Sans argent, les pauvres habitants du haut quartier ont refait leur home comme ils ont pu, en posant un pauvre toit sur les murs calcinés de leurs cabanes insalubres. Bien des restaurations ont été effectuées depuis, mais ce cachet de misère est resté la caractéristique du quartier. Voyez ces ruelles sordides sentant l'humidité et la pourriture ! Peut-on rêver Géhenne plus triste ?

L'administration communale a commencé le nettoyage des écuries d'Augias... La plupart des caves de ces bicoques servaient d'étables jusqu'au milieu du siècle passé. Que de scènes hilarantes ne raconte-t-on pas de cette époque ? Là où le passage était difficile, le propriétaire aidait son « frère inférieur » en le hissant lorsqu'il devait sortir, en le tenant par la queue quand il réintégrait son domicile... Aujourd'hui cette promiscuité, ainsi que les tas de fumier, ont disparu complètement. Les égouts suppriment les eaux crupissantes des rues et une excellente eau pure aide puissamment à assainir ce quartier où il ne reste guère que la rue Saint-Donat et les ruelles voisines qui laissent à désirer.

L'eau des sources de la *Pall* est amenée au moyen d'une puissante machine par une conduite souterraine au réservoir creusé et maçonné dans

la butte des Capucins. C'est de là qu'elle s'échappe pour se distribuer, de quartier en quartier, de rue en rue, de maison en maison, d'étage en étage, par des conduites ramifiées à l'infini, sur toute la surface habitée. L'eau est partout indispensable; il en faut pour nettoyer les pavés et les demeures; il en faut pour abreuver tous les êtres vivants, depuis l'homme et les animaux qui le servent, jusqu'à la fleur modeste qui s'épanouit à la fenêtre des mansardes et au gazon et parterres des jardins. Il faut donc louer ceux qui ont doté la ville de ce perfectionnement principal.

La plupart des habitants du vieux quartier étant trop pauvres pour se raccorder à l'excellente distribution, trois ou quatre pompes publiques



Arlon. — Vue prise de la cour de l'église Saint-Donat.

desservent cette partie populeuse de la ville. L'eau de ces pompes étant abondante et gratuite, faut-il mettre la malpropreté de certaines ruelles et de leurs bicoques sur le compte d'un laisser-aller ou d'un manque de goût de leurs habitants ?

Ou n'est-ce pas plutôt la façon d'habiter de beaucoup de membres des classes laborieuses, leur ignorance totale des lois impérieuses de l'hygiène, qui fait perdurer cet état d'insalubrité ?

Il est donc temps que la loi sanitaire, élaborée par le gouvernement, vienne apporter une heureuse modification à cette situation.

Certes, l'administration communale a fait beaucoup pour la salubrité générale de la ville, mais ici sa pioche trouvera à s'employer encore. Car elle aussi n'ignore pas que le quartier haut dessèche, comme un tronc mort, avec le deuil d'un passé plus prospère irrécupérable si l'on n'y

met bon ordre en lui donnant par une transformation heureuse, plus moderne, une sève nouvelle. Si le quartier nouveau recevait toutes les faveurs administratives, il s'accroîtrait en pompant les restes de l'antique vitalité du Vieil-Arlon.

Jetons un coup d'œil à

L'église de Saint-Donat.

Le chef-lieu du Luxembourg était jadis pauvre en monuments, mais une transformation lente et sûre s'opère. Naguère encore, lorsque, après un quart d'heure d'escalade par des rues en rampe et le calvaire de Saint-Donat, on atteignait enfin la cime de l'*Areler Knipgen*, on voyait une pauvre église entre-bâiller son humble vaisseau à l'ombre de vieux arbres et à côté des restes vétustes de l'ancien couvent érigé sur les poussières du primitif manoir féodal. Cette église, aujourd'hui transformée, presque superbe, dresse les croix de ses tours en plein ciel.

L'ancienne église des Capucins, d'une seule nef, construite en 1625, a vu s'ajouter successivement une deuxième nef à droite (1), puis, une troisième à gauche, ce qui a doublé la surface intérieure. Transformation complète aussi des abords. Tout cela est dû à la volonté énergique de M. le doyen Knepper, puissamment secondé par le conseil communal sous l'impulsion de M. Enschtesch, bourgmestre.

Si, au point de vue architectonique, ce n'est pas parfait, du moins a-t-on, me semble-t-il, tiré tout l'avantage qu'on pouvait tirer des anciens bâtiments. Dressée fièrement sur l'étroite butte dominant la ville, l'église, toujours ombragée de ses vieux tilleuls, couronne magnifiquement le paysage arlonais.

L'église est modeste, certes, mais combien attirante, parce qu'on y voit régner le bon goût. Nous y voyons de nombreux tableaux, dont plusieurs de valeur. Le chemin de croix est de Franquinet, jeune peintre arlonais, qui remporta le prix de Rome à vingt ans. Il est mort jeune. Un tableau : *Jésus guérissant les malades*, est de M. Camille Lambert, peintre arlonais qui remporta aussi le prix de Rome. Quelques-uns des grands tableaux, vraisemblablement de l'école de Rubens, ont été retouchés par M. C. Lambert. La toile du maître-autel est de Starck, né à Bastogne. Elle a grande allure et fait penser aussi à l'école de Rubens. Remarquer deux vitraux, l'un se rapportant à Notre-Dame d'Arlon, l'autre à Saint-Donat, patron de l'église.

(1) Il ne faut pas oublier que dans une église c'est l'autel qui détermine la droite et la gauche. Donc en entrant on a la gauche à sa droite et la droite à sa gauche.



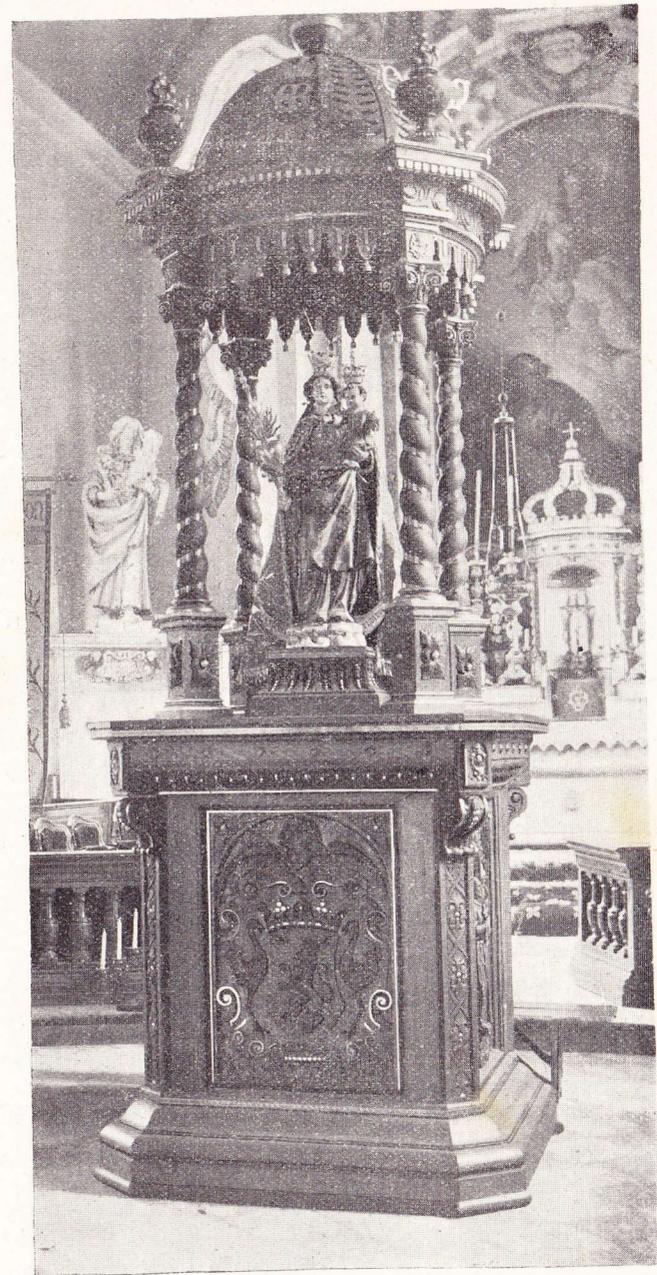
Arlon. — Les fresques de l'église de Saint-Donat.

Dans une des chapelles du côté nord se trouve une fresque de valeur, restaurée par M. C. Lambert. Elle fut exécutée dans la première moitié du XVIII^e siècle par J.-G. Weiser, « peintre et graveur de la ville de Luxembourg ». Elle représente un épisode de la vie de saint Donat : la légende merveilleuse de la légion fulminante et l'apothéose du saint protecteur contre la foudre.

La vieille rampe d'accès, coupée par plusieurs séries d'escaliers, bordée des quatorze stations d'un chemin de croix, plusieurs fois renouvelée, est originale. Elle a son histoire, et une histoire lamentable. La rampe primitive, établie par les Capucins, était ornée de sept stations abritées chacune sous un arbre. Lorsque, en 1681, les Français, s'emparant d'Arlon, s'avisèrent de fortifier le couvent des PP. Capucins pour leur servir de retraite en cas de besoin, ils abattirent la montée, les arbres et les stations. Mais le couvent et la montée ayant repris une autre forme environ cinquante ans après, on érigea un nouveau chemin de croix et on replanta une autre rangée d'arbres. En 1830, le deuxième dimanche de juillet, fête de saint Donat, les arcades de la rampe, disloquées par les racines des arbres séculaires, et trop chargées de pèlerins, s'écroulèrent et causèrent de nombreux morts et blessés. Les murailles reconstruites à la hâte ne tinrent pas longtemps. Elles cédèrent de nouveau en 1851, époque à laquelle l'administration communale fit donner à l'escalier la forme actuelle.

Le trésor de Saint-Donat possède, entre autres objets curieux et respectables, outre un manipule et une étole remarquables, une chasuble ayant appartenu, suivant des actes authentiques, à saint Bernard, donc du XII^e siècle. Elle est en forme de toge romaine « en coton ou étoffe semblable, faite à la grecque, entourée sur le bord d'un reste de ruban rouge, ornée de deux rubans de la même couleur vers l'ouverture du haut, qui forment une espèce de croix sur le devant et le derrière ». Un prêtre la revêt, chaque année, le 20 août, fête de saint Bernard, pour dire la messe en son honneur.

Suivant la tradition, nos ancêtres avaient vénéré la Lune ou Diane sur la colline d'Arlon. Convertis au christianisme, ils avaient remplacé le culte de l'idole par la religion du Christ. Les PP. Capucins, se souvenant de ce passé, imaginèrent de placer, en 1654, le 8 septembre, à l'endroit probable où s'élevait autrefois l'idole, l'image de la Sainte-Vierge foulant la Lune à ses pieds, *Luna sub pedibus ejus*. Ainsi fut créé le culte à Notre-Dame d'Arlon. La chapelle est toujours encore, comme primitivement, à gauche en entrant à l'église. Cette dévotion a eu rapidement des adeptes nombreux et aujourd'hui encore elle est en grand honneur.



Notre-Dame d'Arlon.

Le 14 septembre 1904, à l'occasion du 250^e anniversaire de l'Institution de ce culte, Notre-Dame d'Arlon fut solennellement couronnée. Fêtes grandioses, auxquelles prit part toute la ville. Le diadème qui a servi au couronnement est une œuvre d'art de réelle valeur. Il constitue une des plus riches pièces du trésor de l'église. Entièrement travaillée dans l'or massif, la couronne resplendit de centaines de perles véritables, de pierres précieuses et de riches diamants. Toutes ces pierres fines, multicolores, font resplendir la touffe des rameaux d'or qui jaillissent gracieusement du diadème.

Cette œuvre d'art est due tout entière à des offrandes privées. Tout Arlon a rivalisé de générosité. D'un cœur joyeux, les femmes se sont dépouillées de leurs bijoux pour en orner la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Arlon, la Reine de la Paix, vocable qu'elle a mérité en 1655. Les Arlonais, dans la crainte de voir leur ville ravagée encore par les soldats de Turenne, comme elle l'avait été si souvent déjà dans les guerres précédentes, placèrent solennellement leur cité sous la protection de Marie, le 1^{er} mai 1655. Par un singulier contraste, les contrées avoisinantes furent ravagées et Arlon échappa à la dévastation. Les habitants attribuèrent la conservation de leurs biens à la puissance de la Reine du ciel et ils l'honorèrent avec plus de ferveur.

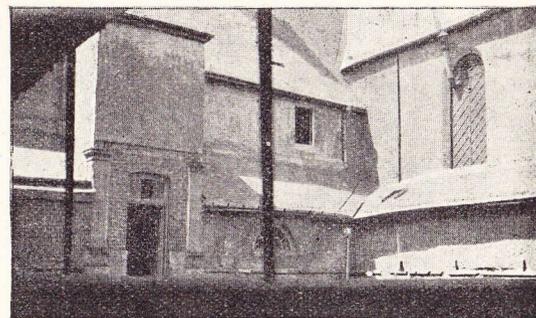
Après la victoire de la grande guerre 1914-1918, la ville d'Arlon reconnaissante remit solennellement, en septembre 1919, une clef en or et un rosaire à la Reine de la Paix.

Le clocher-belvédère.

L'administration communale d'Arlon a décrété, au cours de l'année 1905, non seulement la restauration de l'église de Saint-Donat, mais aussi la construction d'un belvédère et d'une route carrossable aboutissant à l'entrée de l'église, en contournant les anciens remparts.

Le belvédère, dont la plate-forme se trouve à environ 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, est accessible au public. Il est sans contredit une des attractions de la ville, déjà haut perchée elle-même. Aucun touriste ne voudra passer à côté de ce superbe point de vue sans en faire l'ascension. Il commande à la ville, à la plaine, aux collines, à d'illimités et splendides horizons. Le panorama est merveilleux et d'une étendue surprenante. Perché ainsi dans le voisinage des nuages, on éprouve de l'enchantement, on a l'ivresse de l'air et de l'espace, on se croirait presque en ballon. Émerveillé, on découvre, par une journée bien claire, tour à tour des paysages variés de Belgique, de France et du grand-duché de Luxembourg, dans un rayon de plus de 50 kilomètres. La vue

embrasse, à l'est, tout le grand-duché si pittoresque; au sud, elle s'étend jusqu'au delà de Longwy; au nord, jusque par delà Bastogne. A l'ouest, on distingue la vallée baignée par la Semois, découpée à travers l'échancrure des avant-plans, et la succession de ses croupes vertes, moutonnant à l'infini. Lorsqu'on s'arme de fortes jumelles, la vue s'élargit encore, elle semble s'étendre de plus en plus : on plonge dans un labyrinthe de collines emmêlant en tous sens leurs courbes et festonnant le ciel d'une suite d'ourlets boisés qui forment le cadre de cet immense plan géographique en relief, où pointent les clochers par douzaines du milieu des agglomérations villageoises, cachées dans les plis champêtres comme autant de nids dans la mousse fraîche. Au loin, à gauche des gorges de Chiny et de Florenville, où la Semois disparaît dans les forêts touffues, la colline de Saint-Walfroid, au bord de la Chiers (France),



Arlon. — Restant de l'ancien cloître des Capucins.

semble saluer celle d'Arlon à travers un espace de neuf lieues, en « éminences bien élevées », comme l'a dit un voyageur spirituel. Lorsque des nuages courent sur le ciel et projettent leur ombre sur l'espace immense, les plans se multiplient; les villages, les champs, les bois et les vallées y produisent des effets admirables et d'une variété infinie.

Dans le lanterneau couronnant la tour se trouvent quatre tablettes d'orientation, détaillant clairement le vaste panorama. Elles sont l'œuvre de M. le professeur de Bougne. Disparues pendant l'occupation, elles ont été remplacées par les soins du Touring Club de Belgique.

Que dire de la tour elle-même? Il convient de parler peu de sa forme. Blâmée par les uns, louée par les autres, par tous tolérée, elle n'est pas ce que les esthètes arlonais rêvaient.

La tour est trop trapue pour être belle; plus élevée, elle eût été plus élégante. Notre pays possède tant de jolis beffrois : il eût suffi de faire

un choix convenable et de copier ou d'imiter en adaptant le modèle choisi au style de l'ensemble avec lequel il fait corps. On y avait mis le prix : cela marque assez de bonne volonté pour lui valoir quelque considération comme monument. Ajoutons, pour finir, que si la silhouette du clocher-belvédère n'est pas ce qu'elle devrait être, le panorama du haut est superbe et les 5 ou 6 mètres en plus en hauteur ne l'eussent pas rendu plus vaste et plus admirable.

L'ancien jardin-terrasse des Capucins est converti en partie en promenade publique. On y remarque deux curieuses charmilles en cornouillers datant du XVII^e siècle, plantées par les Pères Capucins.



Arlon. — Vue prise du belvédère de Saint-Donat.

1. Musée archéologique. — 2. Florenville. — 3. Stockem. — 4. Marbehan. — 5. Nautimont. — 6. Heinsch. — 7. Habay-la-Neuve. — 8. Freyrange. — 9. Forêt d'Anlier.

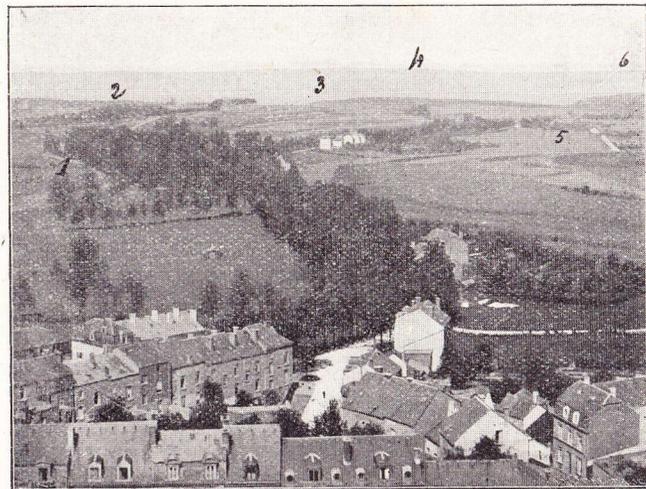
A l'entrée du jardin de M. le doyen se trouve une porte monumentale Louis XIV. C'est l'ancienne porte cochère de l'abbaye de Clairefontaine.

La rampe carrossable conduit à la *rue de l'Hospice*, où se trouve l'hospice des vieillards. En tournant à gauche, on arrive à la *place de la Caserne*. D'un côté se trouve la caserne Léopold, de l'autre, des dépendances de l'Athénée. La *rue de l'Athénée* nous ramène vers le centre de la ville. A l'extrémité de cette rue se trouve l'*Hôtel de Ville*, précédé du Monument des Arlonais morts pour la Patrie. Il représente un

« Jass gardant les Marches de l'Est ». La statue en bronze, d'une belle facture, est de l'artiste arlonais Jean Gaspard et le piédestal de l'architecte Haro.

A l'Hôtel de Ville se trouve un Musée de peinture appartenant aux collections de l'Institut archéologique du Luxembourg. Une cinquantaine d'œuvres de peintres de la contrée s'y trouvaient avant la guerre, réparties en deux salles. Une bombe d'aviation tombée sur l'aile du bâtiment contenant le musée a anéanti un certain nombre de toiles intéressantes.

La rue de l'Athénée débouche dans la Grand'rue, la principale rue



Arlon. — Vue prise du belvédère de Saint-Donat.

1. Cimetière. — 2. Bonnert. — 3. Vallée de l'Attert. — 4. Grevels (grand-duché de Luxembourg). — 5. Frassem. — 6. Hauteurs d'Heiderscheid (grand-duché de Luxembourg).

commerciale de la ville, où, le soir venu, les Arlonais viennent faire les cent pas en humant l'air tout en faisant la causette.

La *vieille église de Saint-Martin*, désaffectée, s'élève à gauche au tournant de la rue. La tour date de 1634. L'église doit remonter, d'après son style, en le comparant à celui d'autres églises du Luxembourg, à la fin du XVII^e ou au commencement du XVIII^e siècle. Elle avait autrefois deux étages. Près d'une des entrées de l'ancienne église supérieure, la tour porte une pierre romaine, représentant une union conjugale en costume gallo-romain, qui rappelle l'origine ancienne de la ville. La clef

de voûte du porche est aux armes de Busleyden. Ce sont les seules choses intéressantes de l'édifice.

Aux temps où la Grand'rue avait un cachet archaïque, cette église l'accentuait. Toutes les maisons de la rue ayant été renouvelées et modernisées, la vieille église détonne. Que ne peut-on la transporter dans un coin de la Grand'Place ! Elle y serait dans un cadre convenable.

Ajoutons encore que l'ancienne église double a remplacé l'antique temple, près de la Semois, détruit par les Français en 1558.

Nous sommes ici au cœur de la ville, au centre commercial. Les Champs-Élysées du trafic arlonais comprennent la Grand'rue, le Marché aux Légumes et leur voisinage immédiat. C'est là aussi, à cause des clartés des vitrines qui toujours et partout attirent les promeneurs, que la jeunesse et les désœuvrés font leur promenade vespérale.

On a beau transformer et embellir la ville, augmenter son rayon, le centre du mouvement commercial s'étendra, mais ne se déplacera pas.

La crainte de l'exode d'une partie du trafic avait causé une longue querelle sourde entre une partie des habitants et le conseil communal au sujet de l'emplacement de la nouvelle église. Cette crainte puérile a pris heureusement fin. La transformation du *quartier de la Schentzy*, sans nuire au commerce arlonais, embellit considérablement la ville.

Une seule chose est à craindre, c'est que toutes les ressources du budget ne s'engouffrent dans le tonneau des Danaïdes du milieu élégant au détriment de la vieille ruche ouvrière, le noyau de la ville, croupissant et pourrissant dans le marasme de l'oubli.

De la *Grand'rue* nous passons par le *Marché aux Légumes*, qui présente encore, malgré les trottoirs neufs, un caractère archaïque agréable à la vue.

En tournant à droite on arrive dans la *rue des Faubourgs*. Elle donne la quasi-illusion d'un boulevard de grande ville : les maisons y sont régulières, presque homogènes, et la rue est large. Par delà la place triangulaire, devant la Gendarmerie, la perspective sur les coteaux qui s'étagent vers la forêt d'Anlier est charmante.

Passons à gauche par la *rue de Virton*, où se trouvent « l'école moyenne des demoiselles » et des habitations cossues.

A gauche, par la *rue Jean Koch*, dirigeons-nous vers la *nouvelle église Saint-Martin*. Près de l'église, le joli presbytère. Passons derrière l'église jusqu'au point de vue dominant l'*avenue J.-B. Nothomb*. Contournons le superbe vaisseau de la « cathédrale » — ainsi l'appellent beaucoup d'Arlonais.

La nouvelle église Saint-Martin.

Elle est bâtie en style gothique du XIII^e siècle. Sa physionomie extérieure, un peu massive dans l'ensemble de lignes architecturales sobres de jeu et de mouvement, s'anime davantage dans le haut de l'édifice. L'œil du spectateur se complait à découvrir progressivement cette gradation ascendante de décor qui se termine au sommet de l'unique tour en pierre blanche couronnée d'une flèche octogonale en « petit granit »



Arlon. — Collégiale de Saint-Martin.

par une floraison de gâbles et de crochets. La croisée du transept est surmontée d'une tourelle en charpente, à couverture de plomb. Elle est ajourée.

A l'image de quelques grandes cathédrales du moyen âge, toute une faune peuple les couvertures de ses contreforts, les pinacles et les niches : chiens, sangliers, tigres, faucons, aigles, etc., tous en des poses contournées et apocalyptiques, à côté de gargouilles allongeant démesurément leur ventre étrié aux flancs des contreforts.

Les trois porches méritent de retenir l'attention par les nombreuses sculptures qui ornent leurs rinceaux et leurs tympans. Les personnages qui les animent se diversifient à tel point par l'expression de leurs visages, le jeu de leurs mouvements, la variété de leurs poses, que l'on peut admirer sans réserve le talent de l'artiste qui les a fixés dans la pierre en nous donnant l'illusion de la vie. L'auteur des maquettes, M. Oscar Sinia, de Gand, a fait preuve d'une réelle maîtrise dans la conception et dans l'exécution de son œuvre.

Au-dessus de la verrière de la façade principale, mémorée dans la pierre, s'inscrit, dans un médaillon de 4 mètres de diamètre, la légende de saint Martin coupant en deux son manteau, d'un large coup d'épée, pour donner la moitié à un pauvre, tandis que sous lui son fier destrier se cabre et hennit.

Du haut de la tour, à la naissance de la flèche, où règne un promenoir, le spectateur jouit d'une admirable vue sur les alentours, d'un réel pittoresque. Vers le midi, par delà les coteaux avoisinant Sesselich et Toernich, s'étend le bassin minier belge et français avec ses houppes de fumées semées dans le ciel et le bruit qu'on devine, sans l'entendre, de ses hauts fourneaux, de ses laminoirs et de ses forges. A l'est, le Grand-Duché de Luxembourg étage la succession de ses monts boisés, couverts de ruines de vieux burgs ou d'anciens manoirs. Au nord-ouest, l'Ardenne sauvage laisse apercevoir les toits ardoisés de quelques hameaux abrités dans la forêt qui veille et l'étendue de ses plateaux, çà et là semés de genêts.

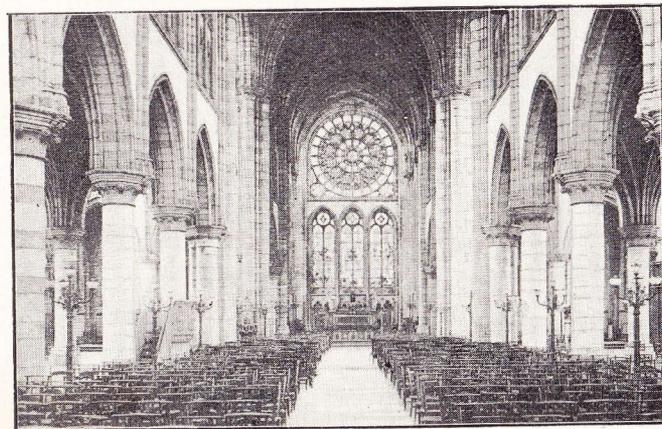
Le coup d'œil est merveilleux aux jours où la brume dort dans la vallée et laisse les hauteurs se détacher nettement, ainsi qu'il arrive après une chaude pluie, l'été.

*
* * *

Dès que le visiteur pénètre à l'intérieur de l'édifice, il est frappé par la merveilleuse harmonie des lignes et les proportions relatives de l'ensemble; rien ne choque le regard; nulle part la vue ne heurte : l'œil se sent à l'aise.

Ici apparaît dans toute sa splendeur et sa simplicité la richesse de l'art gothique, qui a su créer des ornements naturels, sans le moindre artifice de décoration, par le jeu des pierres, de leurs teintes, de leurs lignes, par la vue du triforium et des hautes baies de fenêtres en ogives, par les roues des rosaces allégeant la lourdeur des pignons, par la lance des voûtes nervées.

La nef principale se délimite des nefs latérales par une succession de colonnes en petit granit, à tambours monolithes supportant par des arcades en ogives la retombée du mur extérieur. Au-dessus de chaque chapiteau, dans l'abaque, est sculptée une figure humaine servant de console à de triples colonnettes montantes, mi-engagées dans la maçonnerie. Un triforium avec galerie ajourée à colonnettes sculptées contourne l'édifice. Les voûtes à nervures en petit granit sont maçonnées en briques de petit format, d'un rose tendre souvent jaunâtre, rejointées au mortier blanc. Les piliers d'angle des quatre chapelles latérales sont surmontés d'une sculpture en pierre bleue, d'assez grand modèle, figurant sous les traits



Arlon. — Intérieur de la collégiale de Saint-Martin.
La rosace et les vitraux.

conventionnels du bœuf, du lion, de l'aigle et de l'ange, les quatre évangélistes.

Le chevet du chœur est plat et dépourvu de « déambulatoire ». Il ressemble de façon marquée à celui de la cathédrale de Laon. Une rosace en pierre blanche, à fenestrages ouvragés, en occupe la partie supérieure, sous la galerie extérieure.

Les pouvoirs publics ont doté l'église d'un splendide vitrail occupant la rosace et la verrière du chœur, dû au maître verrier belge Gustave Ladon. L'église n'étant pas « orientée », — le chœur se trouve à l'ouest, à l'inverse de ce que souhaiterait la liturgie, — c'est le soir, au coucher du soleil, qu'il convient d'admirer l'éclat, la richesse et la parfaite alliance des tons dont il resplendit.

Le vitrail de la rosace représente une synthèse du ciel, dont la lecture, à première vue, paraît difficile pour un profane peu initié aux arcanes du métier. Dans les trois fenêtres géminées du bas, des groupes de personnages évoluent; c'est une succession de scènes de la passion de Jésus, d'une lecture beaucoup plus aisée. L'artiste qui a conçu le vitrail a fait preuve d'une compréhension de l'art chrétien dont il convient de le louer hautement.

Le pavement, en dalles de marbre de Mazy et de la Meuse, — blanc et gris sombre, — disposé en dessin d'assez grande échelle, marie d'une façon heureuse ses tonalités à celle de la pierre bleue des colonnes, qui semblent jaillir en faisceau de cette immense surface de pierre.

L'éclairage intérieur au gaz — seule ressource dont dispose la ville — est fourni par des candélabres en cuivre massif et ciselé, dont la colonne en trèfle, qui repose sur un socle en pierre polie de Moha, se couronne de trois branches disposées en triangle équilatéral et garnies de feuillages légers.

A l'heure actuelle, la question de l'ameublement n'est pas encore définitivement arrêtée. Les plans à l'étude ont reçu en principe l'approbation de la Commission des Monuments. « Tout laisse prévoir que les cinq autels, le banc de communion et la chaire de vérité seront exécutés en marbre, le tout de dimension assez restreinte, suivant l'usage moderne, pour ne pas masquer l'appui des fenêtres. » (Extrait d'une description signée Francinet.)

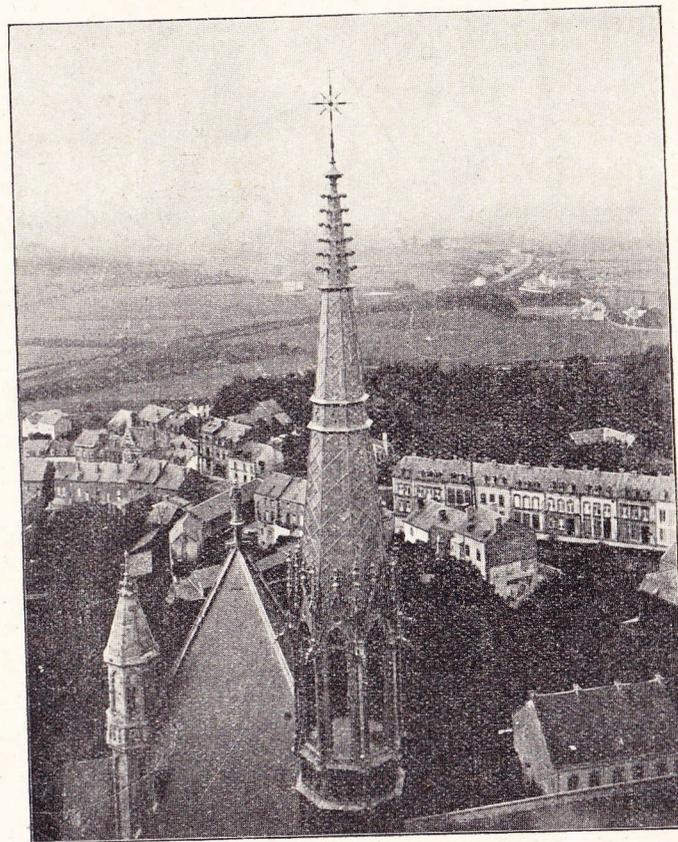
La tour a 92 mètres de hauteur. A diverses reprises, pendant l'occupation, les Allemands menacèrent d'abattre la flèche octogonale maçonnée en petit granit : ils avaient pris pour des signaux lumineux ce qui n'était que des reflets du soleil ou de la lune.

Une question préoccupe présentement les pouvoirs compétents : c'est l'aménagement et le dégagement des abords. Située sur une éminence de terrain sablonneux, l'église se prête à recevoir, au sein de la ville, un cadre digne d'elle. Une solution interviendra sans doute d'ici peu, car on a projeté d'ériger ici le monument provincial des victimes de la guerre.

Disons que les plans du beau monument sont dus à M. l'architecte Van Gheluwe, de Namur, choisi par le gouvernement. Une mort prématurée l'ayant enlevé, il a été remplacé par M. l'architecte De Noyette, de Gand.

La question de la construction de la collégiale fut laborieuse : la situation financière de la ville, le choix de l'emplacement étaient les principales difficultés de l'entreprise. Après des tiraillements sans nombre, le bourgmestre, M. Ensck-Tesch, est parvenu, aidé de quelques collaborateurs dévoués, à doter la ville de ce monument superbe.

N'oublions pas d'ajouter qu'on doit ce résultat surtout aux nombreuses démarches de M. le comte de Briey, gouverneur du Luxembourg, des sénateurs et représentants de l'arrondissement d'Arlon, et aux largesses du chef du gouvernement d'alors, le comte de Smet de Nayer, continués par ses successeurs et, notamment, aussi par le ministre de la Justice,



Arlon. — Tourelle du transept de la collégiale.
(Cliché d'Arlon-Villégiature.)

M. Renkin, qui posa la première pierre de l'église nouvelle le 5 août 1907. A cette occasion il disait : « Nous espérons que le monument qui va s'élever ici sera digne de l'art belge et frappera l'étranger entrant en Belgique par la ville d'Arlon, que nous voulons grande et belle. »

Ce vœu est déjà en partie réalisé.

Le langage populaire.

La plupart des Arlonais sont bilingues : ils parlent et écrivent le français et l'allemand. Généralement pourtant ils s'expriment beaucoup plus facilement en français qu'en bon allemand, avec un accent local prononcé et des intonations parfois drôles.

Le langage populaire est un bas-allemand identique à celui du grand-duché de Luxembourg, avec cette différence que l'Arlonais le parle en y mêlant de nombreux termes techniques et autres français.

Un extrait du rapport fait au Conseil communal par M. Reuter, échevin de l'instruction publique, sur la question de l'enseignement de la langue allemande dans les écoles primaires de la ville, en séance du 10 avril 1917, à l'occasion des tentatives de germanisation des écoles par l'occupant, fera mieux comprendre la situation d'Arlon au point de vue linguistique.

Voici comment le rapporteur, qui a su déjouer ces tentatives, s'exprime : « Depuis la promotion d'Arlon au rang de chef-lieu de province et surtout depuis la création du Grand-Luxembourg, inauguré en 1858, la population arlonaise a complètement changé de caractère. Aux éléments autochtones, parlant un patois bas-allemand, sont venus s'ajouter, plus nombreux d'année en année, des ménages d'origine wallonne : fonctionnaires des diverses administrations de l'État et de la province, fonctionnaires et agents du personnel des chemins de fer de l'État.

» Il suffit, pour se faire une idée exacte de l'importance de cette immigration, de se rappeler qu'Arlon, ville de fonctionnaires et de commerce de détail, sans industrie notable, qui comporte aujourd'hui une population de plus de 12,000 habitants, n'en comptait que 3,500 en 1830 et à peine 5,900 en 1870.

» Actuellement, la majorité de la population appartient à la race wallonne, et le patois vulgaire, qui n'a d'ailleurs que des rapports fort lointains avec la langue allemande proprement dite, cède de plus en plus le pas au français.

» Cela est si vrai que le dernier recensement décenal a accusé un total de 9,923 habitants parlant le français exclusivement (2,684) ou en partage avec une autre langue, contre 8,445 Arlonais parlant le patois allemand, soit exclusivement (1,552), soit en partage avec le français ou le flamand.

» D'autre part, il a été constaté officiellement que sur nos dernières listes électorales, la proportion d'électeurs d'origine wallonne est de 61 p. c., contre 39 p. c. seulement d'électeurs autochtones.

» Les conséquences de ce mouvement d'immigration, qui trouve d'ailleurs son reflet dans la composition même de notre Conseil, de notre personnel administratif et enseignant, se sont fait sentir, il y a près d'un demi-siècle, et ont incité nos prédécesseurs de 1867 à y adapter les bases de l'enseignement élémentaire.

» Alors que les programmes d'enseignement primaire antérieurs consacraient à peu près l'égalité des langues française et allemande dans nos écoles, force fut au Conseil communal, en présence de l'afflux toujours croissant d'élèves d'origine wallonne, d'admettre la prépondérance de la langue française, en tant que langue véhiculaire, tout en laissant à l'enseignement de l'allemand, considéré comme seconde langue obligatoire,



Arlon. — Rue de Luxembourg, vue vers Saint-Donat.
(Cliché d'Arlon-Villégiature.)

la part légitime qui lui revient dans la formation intellectuelle de nos jeunes générations. »

C'est une mesure sage d'avoir maintenu l'allemand comme seconde langue obligatoire dans l'enseignement. Comme ville de frontière linguistique, les habitants d'Arlon sont constamment en contact, pour leurs affaires, avec des personnes se servant du français ou de l'allemand. De plus, ces deux langues facilitent l'assimilation d'autres langues de culture latine ou germanique. Aussi, parmi les intellectuels arlonais, il n'est pas rare de trouver des personnes parlant et écrivant quatre ou cinq langues et plus.

Sympathies pour la France.

Ainsi, la population du pays d'Arlon, quoique parlant dans l'intimité un patois luxembourgeois, le dialecte arlonais, parle surtout le français et admire la France.

Aussi bien, grâce à ce dualisme linguistique, qui implique naturellement un dualisme psychique, les gens du pays d'Arlon sont parvenus à se créer une culture éclectique, assez élevée pour leur permettre de remplir le plus efficacement possible avec nos voisins du grand-duché de Luxembourg le rôle de peuple intermédiaire que l'histoire et les besoins économiques et sociaux leur ont assigné.

Les sentiments sympathiques ou antipathiques que les peuples éprouvent les uns pour les autres suivent une échelle descendante ou ascendante, suivant l'estime qu'ils méritent. C'est ainsi que, après les atrocités et les exactions commises par les soldats de la première République française, à la fin du XVIII^e siècle, dans la Lorraine belge, pendant environ deux générations, la France n'était guère aimée chez nous. Elle eut une mauvaise presse chez les historiens locaux et les publicistes du crû.

Mais le temps guérit les plaies et efface les douleurs. L'oubli de ces mauvais jours anciens était total lorsqu'en 1914 l'invasion teutonnes et la barbarie allemande ont fait franchement virer complètement la population vers la France. Aussi, lorsque les beaux et héroïques régiments français sont venus à la rencontre des troupes prussiennes méprisées, ils furent partout reçus à bras ouverts comme des frères. Partout c'était l'enthousiasme saint de deux peuples faits pour s'entendre, luttant pour la même cause : l'Honneur, la Civilisation, les Foyers. Le patriotisme le plus pur leur disait :

Laissez frémir en vous l'enthousiasme saint !
N'étouffez pas la voix qui parle d'héroïsme,
D'amour, de dévouement, de noble idéalisme.
N'éteignez pas l'ardeur au flamboiement divin
Dont s'embrase votre âme, élargissez sans trêve
L'horizon lumineux et pur de votre rêve :
Laissez frémir en vous l'enthousiasme saint !

(LOUISE DAUBY.)

Le sang des deux nations amies s'est mêlé sur les champs de bataille. L'amitié est scellée, semble-t-il, pour toujours.

Lors de la translation des corps des deux premiers dragons français tombés sur le sol belge, non loin d'Arlon, à Martelange, le président d'honneur de la section locale des combattants s'écria avec raison « Laissez-moi vous rappeler l'enthousiasme délirant qui enflamma notre

paisible population ardennaise en août 1914, à la vue de ces magnifiques dragons français ! Déjà le souffle de la victoire électrisait toutes les âmes !

» La lutte fut longue, hélas ! Elle fut âpre et sanglante ! La victoire, enfin, est venue couronner l'effort opiniâtre des armes alliées et cimenter à jamais l'amitié qui unit les peuples de France et de Belgique. »

Certes, je n'exagère pas quand je dis que, enflammés par les prouesses



Arlon. — Monument français érigé par la « Jeunesse Arlonaise » au cimetière.

des armées alliées et sûrs de la victoire finale, les habitants de ce coin de pays furent en général de bons patriotes. Un grand nombre offrirent leur vie sur l'autel de la patrie, volontairement, sans arrière-pensée. C'est ce que constatait le commandant Pierot dans un émouvant discours, lorsque le village de Fouches reçut le corps de son glorieux enfant : Pierre Peiffer, du service de renseignements, fusillé à Liège par les Allemands. Voici ce qu'il disait du sacrifice suprême de ce héros civil :

« Un tel exemple de dévouement au pays a une signification toute spéciale qu'il faut relever. Il nous montre que dans les communes du sud-est de notre chère Belgique, nos compatriotes d'expression luxembourgeoise sont animés à l'égard de la Patrie commune d'un esprit de sacrifice plus grand peut-être que partout ailleurs. Ils vivent à la frontière et savent toute la valeur que représente le mot « Patrie ».

» Tout cela, Peiffer, qui avait vécu son enfance à Fouches, le savait, et c'est pourquoi il a offert sa vie à la Nation et à notre grand Roi, notre souverain guide. »

Promenades.

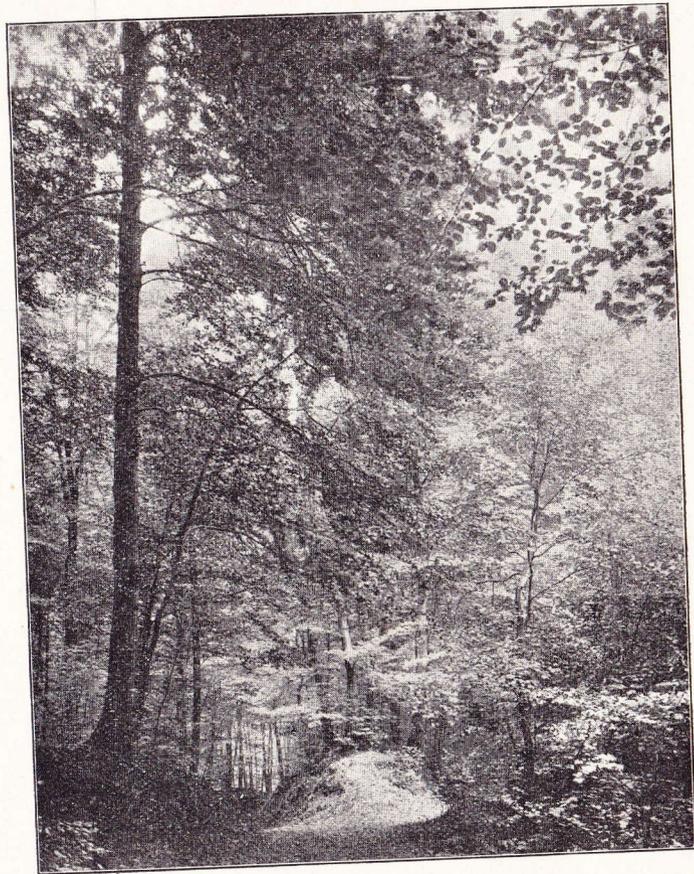
Une visite au *cimetière* est à recommander, ne fût-ce que pour voir le contraste qui existe entre le monument trapu et lourd que les Allemands y ont érigé à leurs morts et la colonne élégante surmontée du coq gaulois que la Jeunesse arlonaise a élevée aux Français décédés à Arlon. M. Jean Gaspard a modelé le coq superbe en bronze et M. Lamy, architecte, est l'auteur du plan de la colonne.

Le visiteur pourrait d'ailleurs combiner avec cette visite une charmante promenade de deux à trois heures par Frassem et Bonnert : suivre la route de Diekirch jusqu'à 1 km. 1/2 au delà du village de Frassem, suivre à gauche le chemin de vidange du bois qui grimpe la côte boisée élevée et débouche dans un profond fossé artificiel, qui sépare le plateau d'un ancien camp romain avec puits ou citerne à l'extrémité de l'éperon de la colline. Revenir par le même chemin sur la route ou bien descendre directement la pente de la butte sur le chemin de Pallen à Bonnert. Dans le premier cas il faut continuer à suivre la route dans la direction de la frontière et prendre le premier chemin de gauche, qui est précisément celui de Pallen à Bonnert. Il y a un troisième moyen de gagner Bonnert, c'est de suivre un sentier peu frayé qui part du camp en ligne à peu près droite dans la direction de Bonnert. Il rejoint le chemin près d'une grotte naturelle, connue dans la contrée sous le nom de *Welfrâhaus*, la maison de la femme sauvage. Est-ce une grotte de troglodyte? Certains le croient. Traverser le village de Bonnert en passant devant l'église jusqu'à une vieille croix en grès de 1699, ombragée d'un énorme arbre. Enfiler le chemin à gauche, qui, en longeant le vicinal Martelange-Arlon, ramène le promeneur directement en ville, dont on jouit constamment de la vue agréable.

Le « Tour des Routes ».

La promenade classique des Arlonais. Passer par les rues de l'Athénée, de Mersch et route de Longwy. Belle vue sur le village de

Waltzing et les collines de la vallée de l'Eisch avant d'arriver au couvent des Clarisses. Rentrer en ville par la route de Luxembourg. A la croisière des routes de Luxembourg et de Longwy, à un kilomètre de la ville, se trouve l'ancien *Jardin Waltzing*, maintenant Hôtel Beau-Site, avec joli parc. Si l'on veut prolonger la promenade, suivre à la croisière



Fonds de Frassem.

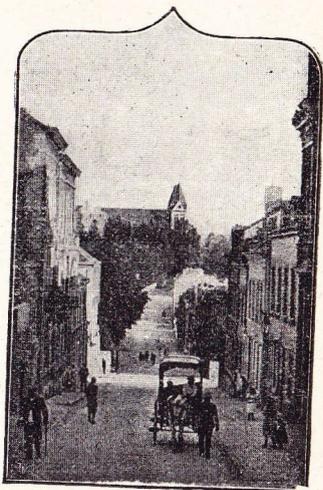
(Cliché d'Arlon-Villégiature.)

la route de Luxembourg en tournant le dos à la ville, prendre le premier chemin à droite en passant par l'ancienne ferme de Birel et retour par les routes de Longwy (belle vue sur la ville) et de Luxembourg.

Cette promenade d'une heure présente de ravissantes perspectives.

L'église et le couvent des Jésuites se trouvent à droite de la rue de Luxembourg, sur une éminence en face de la ville, non loin des sources de la Semois. L'église est dédiée au Sacré Cœur de Jésus. Le portail est surmonté de deux tours jumelles. Le style de l'église est le roman de la période moyenne, inspiré du style lombard et du style rhénan et influencé par la sévérité de l'école cistercienne. Les lignes du monument impressionnent par leur vigueur, assez grave et même un peu sèche. La pureté n'en est cependant pas absolue.

En réalité, c'est une compilation archéologique et, à ce titre, une curiosité. Pris isolément, chaque membre architectural et presque chaque

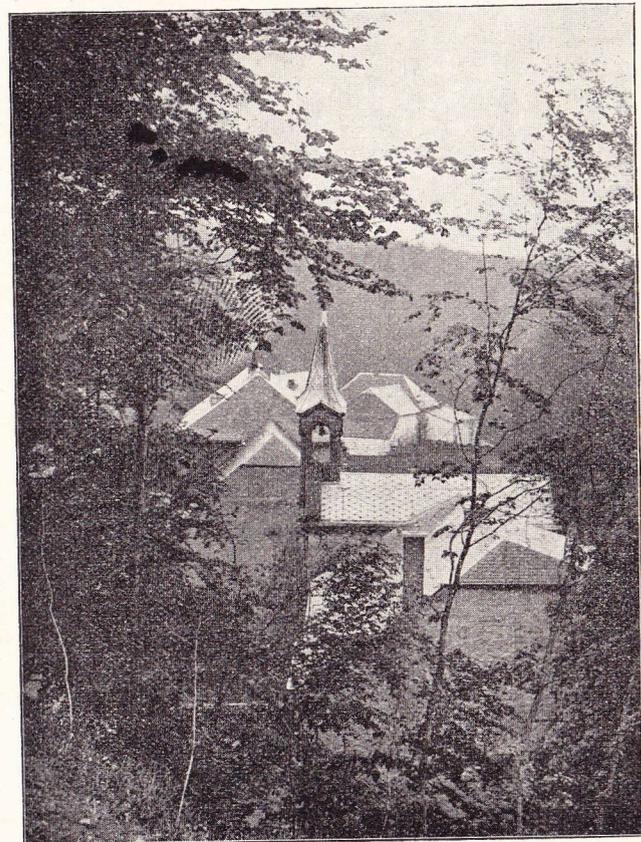


Arlon. — Rue de Luxembourg
vers l'église des Jésuites.

motif d'ornementation peut se réclamer d'un précédent authentique et de bon aloi. Mais ces documents historiques s'échelonnent sur une huitaine de siècles. Et, par malheur, il a manqué un principe esthétique assez puissant et assez fécond, pour imprimer à toute cette érudition appliquée un caractère d'harmonieuse unité. La teinte nankin de l'intérieur est aussi décidément inélégante, dit une notice manuscrite faite par un P. Jésuite. Ajoutons que le mobilier (autels, chaire de vérité, banc de communion, etc.) est remarquable.

Clairefontaine-Eischen-La Gâchel.

Au bout du « Tour des Routes » (voir la promenade ci-dessus), en face du chemin de la ferme Birel, se détache de la route de Luxembourg, à gauche, le chemin de Clairefontaine. Ce hameau, très pittoresquement situé dans une vallée encaissée entourée de bois, possède les



Clairefontaine.

(Cliché d'Arlon-Villégiature.)

restes d'une abbaye cistercienne, fondée en 1216, par la comtesse Ermesinde de Luxembourg à la suite d'un songe, dit la légende.

Cette abbaye fut détruite en 1794. « Un corps de bâtiment, qui abrite aujourd'hui deux cultivateurs, deux moulins et quatre ou cinq maisons de

médiocre apparence, séparées ou construites à neuf au moyen de débris mutilés, puis, çà et là, des pierres rougies par le feu; les faces des murs qui achèvent de s'écrouler et de longues voûtes souterraines qui révèlent leurs nombreux effondrements, voilà ce qui reste encore de cette célèbre abbaye luxembourgeoise. » (Cf. Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg.)

Quelques ruines sont enclavées dans le domaine de la maison de campagne des Pères Jésuites d'Arlon. La chapelle contient la statue authentique de Notre-Dame de Clairefontaine et le tombeau de la fondatrice de l'antique abbaye.

Pendant la guerre, cette belle propriété a hébergé des vieillards des deux sexes des régions sinistrées du Luxembourg.

Dans le bas de la vallée se trouve la Maison des Missions. Elle occupe l'emplacement des anciennes forges de Clairefontaine. Un chemin monte vers le sommet de la colline, à droite de la vallée, où les vestiges d'un camp romain sont visibles.

Après avoir dépassé la Maison des Missions, nous entrons dans la vallée de l'Eisch. Au tournant du chemin on voit s'étager le village d'Eischen, dominé par son église imposante se dessinant sur un fond boisé.

Au delà d'Eischen, sur la route d'Arlon, dans une vallée ravissante, nous découvrons bientôt les quelques maisons de la Gaïchel, pittoresquement blotties aux pieds de coteaux boisés. La plus importante est le Restaurant Reisdorf, qui a une excellente réputation. Les Arlonais y vont manger en passant des tartines aux jambon fumé arrosées de vin de la Moselle ou faire de succulents soupers.

Cette promenade prend une demi-journée.

Les Fonds de Frassem.

Par Seymerich ou Frassem et la Vallée des Moulins. Promenade délicate de deux à trois heures.

Le « Hatzenberg » ou Hirschberg.

Promenade intéressante pour ses vues étendues. Sur le sommet de cette colline, la plus haute des environs d'Arlon, la vue est immense. On projette d'y construire un monument aux Français tombés sur notre sol. C'est là une idée d'artiste. Beaucoup d'Arlonais disent qu'il est plus pratique d'élever ce monument à Arlon même. On pourrait combiner cette entreprise avec la création d'un parc aux abords immédiats de la ville.

Pour de plus amples renseignements sur les promenades et excursions des environs d'Arlon, consulter le Guide publié par le Comité d'Arlon-Villégiature.

Assis à l'intersection de contrées favorisées par la nature et les travaux de l'homme, le chef-lieu de la province de Luxembourg revendique sa place au soleil comme lieu de villégiature et centre d'excursions. C'est ce qu'ont compris déjà de nombreux étrangers qui viennent y passer une partie de l'été pour se reposer, se recréer et se retremper au grand air pur des coteaux. Le bon air vif et salubre du Luxembourg est depuis longtemps apprécié par ceux qui doivent passer une partie de leur existence dans les quartiers des grandes villes, où l'air est vicié par les émanations délétères.

La création d'un Comité d'Initiative a été provoquée par le nombre toujours croissant des étrangers venant séjourner à Arlon. Son but est de mieux faire connaître la région, d'aider à rendre la ville plus belle et son séjour plus agréable.

Les atrocités allemandes dans la vallée de la Semois, en 1914.

Au moment où je commence ce récit funèbre, je me souviens des dernières pages écrites par le célèbre historien belge, l'éminent Arlonais Godefroid Kurth. Elles sont intitulées : « Le Guet-apens prussien en Belgique ». L'auteur les fait précéder de la déclaration suivante :

« La Belgique était, jusqu'au 3 août 1914, le jardin de la civilisation européenne : elle n'en est plus aujourd'hui que le cimetière. Pourquoi ces villes détruites, ces villages brûlés, ces bibliothèques anéanties ? Parce qu'elle a été fidèle au devoir. Elle avait assumé devant l'Europe l'obligation de garder sa neutralité. Un jour, un des cinq protecteurs de cette neutralité lui a proposé un marché déshonorant : trahir la foi jurée en lui ouvrant une porte qu'elle s'était engagée à tenir fermée. Elle a refusé : il l'en a châtiée. »

* * *

Le 6 août, vers 8 heures du matin, une première patrouille, composée d'un officier et de six cavaliers, entre en ville, au pas, par la rue de Mersch.

L'officier, au regard farouche, a le revolver au poing. Les hommes tiennent la lance haute. Ils traversent la ville. Dans l'après-midi, ils reviennent pour se retirer au delà de la frontière grand-ducale.

A peine la petite troupe est-elle hors ville qu'un coup de feu éclate dans les environs de la maison qui porte le n° 110.

Qui a tiré ? Le coup n'est-il pas parti du mousqueton d'un des cavaliers boches ?

Une arrestation a été faite. Après plusieurs mois de prison, l'inculpé fut relâché, faute de preuves.

Il y eut pourtant une victime : Après un moment d'hésitation, les Teutons tourment bride et rebroussement chemin jusqu'à la dite maison.

Une fenêtre est ouverte, une femme s'y tient, regardant dans la rue. Un vigoureux coup de lance lui traverse la poitrine. Elle se traîne jusque dans la cour, où elle meurt peu après. C'est la première victime des Germains à Arlon.

Le 12, la ville se réveille au son aigre des fifres. C'est l'arrivée en



Fonds de Frassem.

(Cliché d'Arlon-Villégiature.)

masse des troupes allemandes. De l'infanterie, le 87^e et le 88^e; de l'artillerie, le 27^e, et de la cavalerie, le 6^e uhlands. L'état-major s'installe à l'Hôtel du Nord. Des notabilités sont prises comme otages.

Toutes les armes de la ville, même celles des panoplies et des collections d'antiquités, ont dû être livrées aux Allemands. Ils choisirent ce qui leur convenait; le reste a été vendu à Luxembourg.

Le jeudi 13 août est une journée terrible pour Arlon. Le général von der Esch impose à la ville une contribution de guerre de 100,000 francs en or. Plus de quatre-vingts habitations sont mises à sac rue de Neufchâteau et rue de Viville. Trois maisons sont incendiées dans cette dernière rue. Rue de Neufchâteau, les maisons sont pillées. Ce qui ne peut être emporté par les brutes teutones est lacéré, brisé, brûlé.

Pendant que les gens sinistrés se sauvent pour se réfugier à l'autre extrémité de la ville, on voit le village proche de Freylange en flammes. Les Boches y ont mis le feu à une cinquantaine d'habitations et dépendances au moyen de pastilles incendiaires et de liquides spéciaux. Pourquoi? On ne le sait pas exactement. De même qu'on ignore pourquoi une partie d'Arlon a été saccagée.

L'artillerie, postée sur une hauteur près de la ville, tire sur Freylange, en feu.

Le soir du même jour, à la nuit tombante, commence le sac de la maison à l'extrémité de la rue de Mersch, d'où, prétendument, le 6, on a tiré sur la patrouille.

La cave avait une certaine réputation; aussi les soldats du pays de la Kultur s'en donnent-ils à cœur joie. Bientôt on n'entend que de grossiers jurons, des vociférations, des hurlements et des coups de feu dans la direction de la ville. On entend le sifflement des balles au-dessus des toits des maisons et par-dessus les jardins.

Des balles touchent la caserne, où étaient logées des troupes allemandes. Alerte! Les habitants des environs sont accusés d'avoir tiré. On arrête plusieurs familles. Une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants, sont mises au pied d'un mur. On veut les fusiller.

Ce n'est qu'à l'intervention de M^{me} Petit et d'un major allemand, qui avait élu domicile dans la maison Petit, que les malheureux sont relâchés.

L'adjoint au commissaire de police de la ville, M. Lempereur, a été arrêté aussi. Il était de service. On le rend responsable des coups de feu de cette soirée. Il est fusillé la même nuit dans la cour de l'Hôtel du Nord.

Quelques pompiers, arrêtés également, furent remis en liberté le lendemain après avoir été martyrisés pendant près de vingt-quatre heures.

Le 15 août, arrivée en masse de troupes allemandes, par chemin de fer et par toutes les routes. Elles réquisitionnent chevaux, voitures, chariots, fourrages, aliments, etc. Elles mettent à sac l'intérieur de la caserne. Ce sont des troupes de passage.

Le château du Bois d'Arlon est pillé de fond en comble. Le régisseur a eu beaucoup à souffrir également.

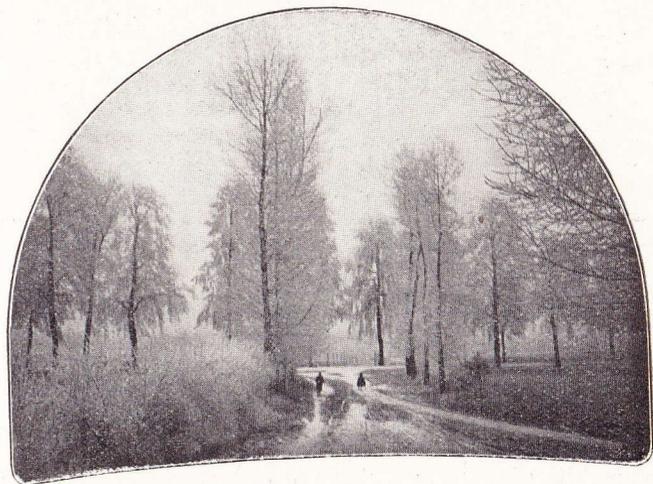
La caserne Léopold a aussi énormément souffert du court séjour que viennent d'y faire les premières troupes allemandes. A coups de hache, elles ont mis hors d'usage tout ce qui était à portée de la main.

La vermine d'outre-Rhin continue toujours à arriver par toutes les voies de communication.

Le 19, perquisition par les Allemands à l'hôpital militaire, desservi par la Croix-Rouge de Belgique. Enlèvement de deux Français non guéris encore. Ils sont faits prisonniers. Le lendemain, ils rapinent les vivres de la Croix-Rouge à l'hôpital militaire. Ils saisissent les fonds de l'agence de la Banque Nationale. Ils frappent le Luxembourg d'une contribution de guerre de un million.

Le 23 août, à l'aube, deux habitants de Sivry (Etalle), le père et le fils, sont fusillés par ordre militaire, contre le mur de clôture du jardin curial, au parvis de Saint-Donat.

Le même jour, à 4 heures de relevée, ont été fusillés par ordre mili-



Route de Luxembourg près du Birelhof.
(Cliché d'Arlon-Villégiature.)

taire, contre le perron du Palais de Justice (place Léopold), trois habitants de Lenclous (Etalle) et une veuve d'Ethe avec ses deux fils.

A 7 heures du soir, au quai au Sable (gare), deux habitants de Breuvanne (Tintigny) furent encore fusillés.

Le 26 est la plus terrible journée qu'Arlon ait vécue. De nombreuses personnes de différentes localités ont été amenées d'étape en étape jusque Arlon. En route, elles eurent beaucoup à souffrir de la soldatesque barbare, de la faim, de la soif, de vexations nombreuses.

Après une nuit angoissante, cent vingt et un de ces malheureux ont été fusillés par ordre militaire contre le talus de la route de Virton, à proximité de l'Entrepôt (gare aux marchandises). La plupart sont venus de Rossignol.

Plus de mille habitants d'Arlon ont été déportés.
Est-il nécessaire, après ce qui précède, de dire les mille et mille vexations que les habitants ont endurées?

* * *

Rappelons, pour mémoire, qu'Arlon a subi pendant l'occupation une douzaine de bombardements aériens. La plupart des quartiers de la ville ont eu des dégâts. L'église du Sacré-Cœur (Jésuites) et la superbe collégiale de Saint-Martin ont subi de ce chef d'assez grands dégâts. Une bombe est tombée sur le porche de Saint-Donat, occasionnant des dégâts peu importants. Une autre bombe à lésardé une aile de l'Hôtel de Ville et détruit de fond en comble plusieurs belles salles, contenant un grand nombre d'œuvres d'art et des souvenirs historiques.

Les routes rouges de la Gaume.

En août 1914, les hordes barbares du kronprinz d'Allemagne ont passé là. Elles n'y ont laissé que ruines et deuils.

Effroyable bilan!

Partant d'Arlon, il suffit de suivre les routes qui descendent vers la France, toute proche. A chaque pas, à chaque village, il faudra s'arrêter pour pleurer : Mussy-la-Ville, Bleid, Gomery, Ethe, Saint-Léger, Halanzy, Musson, Baranzy, Signeulx, Latour.

Comme cette partie de la Gaume n'entre pas dans le cadre de ce livre, nous renvoyons le lecteur à la belle brochure « *Les Larmes Gaumettes*, crimes des Allemands dans la Lorraine belge », par MM. Léon Thiry et Nestor Outer.

Les voies de la Semois comptent aussi de nombreuses étapes sanglantes et des ruines produites par les incendies criminels : Arlon, Freylange, Fouches, Vance, Etalle, Sainte-Marie, Houdemont, Tintigny, Rossignol, Jamoigne, Izel, Les Bulles, Herbeumont. Et comme le cadre de ce livre comprend aussi les affluents de la Semois, citons aussi Longlier, Neuf-château, Thibessart, Saint-Vincent, Bellefontaine, Petitvoir, Orgeo, Saint-Médard, Martilly, Noirefontaine et d'autres.

Il sera parlé des épisodes principaux du calvaire de 1914 dans les pages qui suivent.

Il faudra de longues, très longues années pour que ces vallées jadis heureuses, aujourd'hui frémissantes et noires, perdent le caractère tragique que leur a imprimé la botte des Barbares! C'est le fait de ce peuple militaire qui se croyait au summum de la culture. Il était plein de respect

pour la cravache qui l'a instruit. Puisque l'on doit juger l'arbre d'après le fruit, son régime est vraiment la honte de la terre.

Ce peuple ne fut pas toujours ce qu'on le voit,
Il avait des vertus; il fit de grandes choses;
Mais il a désappris toutes les nobles causes :
L'humanité, l'honneur, la loyauté, le droit.

(MAURICE BOUCHOR.)

L'Allemagne eut une suite de mauvais bergers et des maîtres anormaux. Il n'était plus permis au peuple de penser; discuter était trahir. La suprême beauté pour ce peuple passif était d'obéir, d'exécuter, soit en brave, soit en infâme brute. Tout était permis pour arriver au but rêvé : les serments déchirés, le meurtre des cités, le vol, les incendies, les cruautés sans nom, les perfidies les plus basses, les civils massacrés ou torturés...

Puisse le cataclysme de la plus terrible des guerres dessouler pour jamais les ilotes sanglants!

Et nous, Belges, méditons bien, devant ce peuple fourbe et parjure, devant ce peuple qui a voulu faire de nous de vils esclaves; méditons devant ces fous hurlants la lamentable leçon de l'invasion, la triste leçon de leur militarisme, et celle de notre peu de prévoyance d'avant-guerre.

Nous étions très satisfaits d'être libres et nous apprécions beaucoup nos libertés, mais nous trouvons qu'elles allaient de soi.

A cela rien d'étonnant. Nous étions, comme nous le sommes encore, un petit peuple et nous avions conscience de notre faiblesse.

C'était trop de modestie. Il a fallu la catastrophe pour nous rendre compte de notre force, de notre valeur. Si en 1914 nous fûmes le grain de sable sur lequel a trébuché le colosse, nous voulons être à l'avenir le roc contre lequel une nouvelle invasion se briserait comme la mer contre la falaise granitique.

Pour que cela soit, il est nécessaire que nous n'oublions jamais la violation de notre pays, les incendies tragiques, les femmes outragées, les souffrances endurées par nos soldats et nos déportés, les bombardements infernaux, les blessures horribles, la mort loin des êtres chers et toutes les choses néfastes que la guerre a fait dégénérer sur notre patrie.

PUBLICATION DU TOURING CLUB DE BELGIQUE

N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie
Et deux lyres pour la chanter.
Baron de Reiffenberg.

LA SEMOIS ET SES AFFLUENTS

PAR

JOSEPH REMISCH

avec une carte au 100,000^e de l'Institut cartographique militaire.



**SIÈGE SOCIAL DU TOURING CLUB DE BELGIQUE
RUE DE LA LOI, 44, BRUXELLES**

ERRATA

- Page 30, ligne 19, lire : *chanoine* au lieu de *doyen*.
- Page 36, ligne 13, lire : *Nantimont* au lieu de *Nautimont*.
- Page 54, ligne 31, lire : à *Arlon* au lieu *en ville*.
- Page 65, ligne 18, lire : *Arnulph* au lieu de *Arnoul*.
- Page 82, ligne 7, après *Allemands*, ajouter : en 1914.
- Page 82, ligne 27, entre *et* et *Rulles*, ajouter : *de*.
- Page 121, après la ligne 33^e, intercaler : (Cfr. *Trois jours avec les Boches*, par l'abbé L. Tillière, pages 44 et 45.)
- Page 148, ligne 21, lire : *le* au lieu de *de*.
- Page 155, ligne 15, lire : 1793 au lieu de 1743.
-